

TERRITOIRES DE LA MEMOIRE



18 MAI
30 2015



Sarah Goldberg

Témoign de la barbarie nazie

Création
Camille Lecoq
Fany Vansighen
Margaux Schom



Editeur responsable : lycée Saint-Jacques Liège

« Une histoire parmi des millions d'autres... »



WOLU-INFO, *La résistance à Woluwe-Saint-Lambert*, [en ligne], <http://www.lambeau-alentours.be/Pdf/WSL-Resistance.pdf> (Page consultée le 31/01/2015, dernière mise à jour: juin 2013).

« *Sans le passé, le présent n'a pas d'avenir...* » S. Goldberg

L'Histoire de Sarah Goldberg

Sarah Goldberg naît le premier janvier 1921 dans la petite ville de Warta en Pologne. Elle est la petite dernière d'une famille de 9 enfants. Avant sa naissance, malheureusement, quatre de ses frères et sœurs avaient déjà perdu la vie. À l'âge de 9 mois, elle perd sa mère du typhus. Sarah quitte donc Warta pour le quartier juif de Lodz, également en Pologne, avec son père et ses quatre frères et sœurs. Là, elle va à l'école avec sa sœur Hélène tandis que son frère et ses deux autres sœurs travaillent déjà.

En 1930, chassée par la misère et l'antisémitisme, la famille est contrainte de migrer en Belgique, à Anderlecht, rue des Vétérinaires n°81.

Ensuite, Sarah va vivre avec sa sœur Esther et son copain Marcus. Leur niveau de vie est alors très peu enviable : la pauvreté est à leur porte... Marcus décide d'inscrire Sarah dans l'école technique « Marius Renard » en section commerce.

Son esprit de résistance se manifeste dès son inscription dans le club sportif de l'« Unité ». Là, elle acquiert une formation politique sous le couvert d'activités sportives.

Dès l'invasion de la Belgique par les Allemands le 10 mai 1940, Sarah est une nouvelle fois amenée à fuir. Elle prend alors le cap du sud de la France, en Haute-Garonne, plus précisément à Ferréol.

Lors de son retour en Belgique, elle intègre le mouvement de résistance des « Jeunes Gardes Socialistes Unifiés ». Elle reçoit alors la tâche de distribuer des tracts et des journaux clandestins, de coller des affiches après le couvre-feu et fait partie d'un service de renseignements pour les Russes.

En 1941, contactée par Hermann Izburski, elle rentre dans un autre mouvement de résistance, « l'Orchestre Rouge », qui est un réseau soviétique de renseignements. Elle y reçoit un pseudonyme : Lilly. Là-bas, elle apprend à utiliser un émetteur radio et à transmettre en morse des messages codés et chiffrés. Mais en août 1942, Hermann est arrêté et Sarah perd tout contact avec le réseau. Elle apprendra après la guerre qu'il s'était en réalité fait torturer mais avait gardé le silence à propos de la

personne qui se cachait derrière le pseudonyme « Lilly », protégeant ainsi Sarah, qui est une des rares survivantes de l'« Orchestre Rouge ».

Peu de temps après, c'est le mouvement des « Partisans armés juifs » de l'« Unité » qu'elle intègre sous le pseudonyme de Denise. Elle reçoit différentes missions telles que des filatures dans le but d'abattre des traîtres, des collaborateurs ou des officiers allemands. La première mission qui lui fut demandée par les « Partisans armés » fut celle d'abattre un traître. Cependant, jamais elle ne tuera quelqu'un durant toute sa vie. Cette première action ne fut donc pas accomplie.

Sarah a une confiance illimitée dans les autres membres du réseau, qui, par ailleurs, deviennent ses amis ; ils se voient souvent en dehors de leurs actions, malgré le risque. Il est sans aucun doute admirable de constater que jamais leur confiance mutuelle ne s'est avérée erronée. En effet, un de leurs camarades, « Maurice », qui fut arrêté et torturé, ne révéla jamais son adresse pour protéger ses amis qui y logeaient.

Dénoncée, Sarah Goldberg est arrêtée la nuit du 4 juin 1943 dans son appartement clandestin, rue du Charme n°50, à Forest, en compagnie de Lola Rabinowicz et Henri Wajnberg, deux autres membres des « Partisans armés juifs ». Afin de ne pas être condamnés à mort, ils se disent juifs auprès de la Gestapo et non partisans armés juifs.

Ils sont alors emmenés, en premier lieu, dans le bureau de la Gestapo, Avenue Louise à Bruxelles. Ensuite, ils sont conduits à la caserne Dossin à Malines où ils sont dépouillés de tous leurs papiers d'identité et bijoux. Ils se voient également attribuer un numéro. Sarah porte le n°425. Enfin, ils sont emmenés dans le camp d'Auschwitz-Birkenau par le 21ème convoi. Le trajet est atroce et dure trois jours : du 31 août 1943 au 2 septembre 1943.

Son premier mois à Auschwitz-Birkenau, Sarah le passe dans un baraquement en bois avec des centaines de femmes. Elle y rencontre et se lie d'amitié avec Mala Zimetbaum, interprète-messagère qui est arrivée avec le Xème transport en 1942. Mala emmène Sarah à la « Schukommando » où elle est provisoirement à l'abri des intempéries.

Sarah doit ensuite travailler dans le camp : son rôle est de découper les chaussures des gazés et autres en séparant le cuir du caoutchouc.

Même à Auschwitz, elle va faire preuve de résistance grâce aux Françaises également déportées dans ce camp de travail. Sarah et Mala entrent dans le mouvement de résistance du camp et y posent des actes de plus en plus dangereux : Mala va jusqu'à s'enfuir d'Auschwitz-Birkenau, mais sans succès étant donné qu'elle se fera de nouveau arrêter deux semaines plus tard. Au sein même de la résistance, chacun a ses responsabilités : Sarah, elle, est chargée de rechercher les valeurs cachées dans les chaussures et de les remettre à son responsable. Au sein même du réseau, son travail de résistante est « top secret » ; elle doit garder ses actions pour elle, et les autres membres font de même. Par exemple, son amie Lola, arrêtée en même temps qu'elle, appartenait également au même réseau dans le camp, mais ni l'une ni l'autre n'était au courant du rôle de sa compatriote dans le réseau alors qu'elles dormaient sur la même couche !

Ce que l'on peut retenir, c'est que, là encore, Sarah et les autres membres du réseau se voueront une confiance sans borne. C'est également grâce à sa volonté d'entrer dans la résistance du camp qu'elle a pu faire des connaissances qui, plus d'une fois, lui donneront la force de continuer à se battre plutôt que de se laisser mourir là, comme beaucoup d'autres...

En 1945, elle participe aux « Marches de la mort » où elle voit bon nombre de personnes mourir sous ses yeux. Après avoir été chassée de nombreux camps, elle arrive à Malchow en Allemagne. Mais, à peine installée, la revoilà sur les routes... Grâce à l'avancée de l'Armée Rouge, elle est libérée le 27 avril 1945.

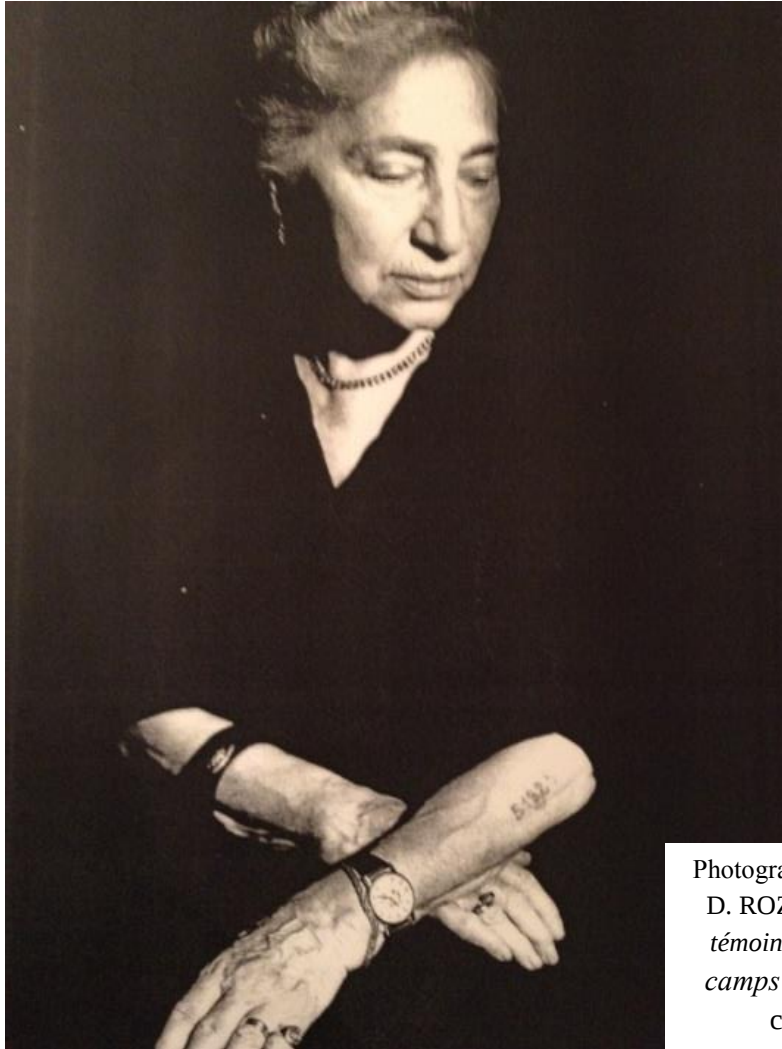
Un mois plus tard, elle est de retour en Belgique où elle retrouve sa sœur et son enfant, qui se sont cachés dans un couvent, ainsi que son beau-frère. Malheureusement, tous les autres membres de sa famille sont morts lors de leur déportation ou dans les camps. La plupart des gens qu'elle retrouve ne parviennent pas à comprendre ce qu'elle a vécu et cela la rend dépressive. Ses amies deviennent alors les anciennes déportées mais qui se sentent aussi paumées qu'elle.

Sarah reçoit cependant une aide matérielle de « Solidarité Juive ». Après une opération qui lui a valu 6 mois de convalescence, elle recommence à travailler dans une association sans but lucratif : « Aide aux Israélites victimes de la guerre ». Quatre ans plus tard, elle rencontre Jacques avec qui elle se marie et a deux enfants. Malheureusement, coup dur une fois de plus pour Sarah : la mort de son fils aîné, Paul, âgé de 19 ans. Depuis son retour en Belgique après la guerre, Sarah a milité activement dans différents organismes humanitaires et à « Amnesty International » dès sa création.

Sarah décède le 10 juin 2003 à Bruxelles.

Elle a toujours voulu que le passé soit raconté pour ne plus sombrer dans des drames pareils... C'est pourquoi elle prononça ces

paroles lors de sa fin de vie: « *Sans le passé, le présent n'a pas d'avenir* ».



Photographie d'André GOLDBERG, extraite du livre de D. ROZENBERG et A. GOLDBERG, *Le passage du témoin. Portraits et témoignages de rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis*, coédition Fondation Auschwitz, 1995.

Un voyage vers la mort...

Un récit inspiré par la vie de Sarah Goldberg

Il était vingt-trois heures, seul le lampadaire de la rue des Charmes éclairait la pièce de notre appartement. De cette nuit, je pense que je n'oublierai aucun détail. C'est la première chose à laquelle je songe quand Henry m'avertit que le groupe d'hommes arrive. En réponse, mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Je suis assaillie par les émotions : la peur m'envahit. Je me tourne vers Henry et nous échangeons un bref regard. Je sais déjà que nous n'avons aucune échappatoire.

Dans une minute, les SS seront là. Je n'ose pas bouger, pétrifiée par cette réalité terrifiante. Henry s'active et ramasse tout objet compromettant : son arme et les journaux clandestins.

– Salomé, nous sommes juifs, c'est clair ? me lance-t-il, même si je sais que c'est aussi valable pour Lollia.

Malgré le fait que sa voix me semble lointaine, je réponds un « Oui » audible. Lui et moi savons pertinemment que toute personne déclarée membre des *Partisans Armés* est condamnée à mort; il vaut donc mieux être attrapés en tant que juifs. Mon amie Lollia, quelques instants plus tôt assise dans le divan de notre appartement, s'approche de moi et me serre fort la main. J'entends des bruits, des bruits de pas rythmés, des bruits de soldats allemands, des bruits qui se rapprochent de plus en plus...

Soudain, la porte d'entrée craque. Les hommes de la Gestapo rentrent en trombe.

– Ah ben, les v'là les trois juifs dont on nous avait parlé ! s'exclame un policier allemand.

– On n'a pas de temps à perdre ! rétorque un deuxième, faites vos affaires et dans une minute on est dehors.

Ils nous saisissent et nous poussent vers l'extérieur.

Durant tout le trajet jusqu'à leurs bureaux, je ne peux m'empêcher de penser : « Que va-t-il m'arriver ? ». J'ai des haut-le-cœur : qui a bien pu nous trahir ? Pourquoi ? Tant de questions qui restent sans réponses, mais me permettent de ne pas me

focaliser sur le présent... mon cerveau m'ordonne de ne pas me laisser anéantir par la terreur, et encore moins de m'avouer vaincue !

A peine arrivés, nous sommes emmenés individuellement dans une salle d'interrogatoire. Là encore, les hommes crient, me frappent et j'essaie encore et encore de ne pas me laisser atteindre par leurs méthodes d'intimidation. Je résiste, mais intérieurement, je ne désire qu'une chose : me laisser aller à cette angoisse qui me ronge de l'intérieur.

Finalement, après un temps que je jugeais interminable, je fus reconduite dans un lieu sombre et humide... Probablement une cave. Lollia est là, mais pas Henry ; je présume qu'ils n'en ont pas fini avec lui. Alors, épuisée et tremblante, je réalise enfin que notre destin est placé entre les mains de nos ennemis. Les larmes me brouillent la vue, et je me serre contre mon amie, elle aussi en pleurs. Il se passe un long moment sans que personne ne vienne nous voir ; si ce n'est un jeune homme qui nous a apporté un morceau de pain, sans nous dire un mot.

Nous nous sommes endormies dans les bras l'une de l'autre, et c'est ainsi que je me réveille quand deux gardes viennent nous chercher. Ils nous poussent dans une voiture où nous retrouvons Henry. Il est dans un sale état, des contusions sont visibles sur ses bras et des plaies à peine cicatrisées sur son visage.

Nous ne prononçons pas un mot pendant le trajet, en partie car les yeux des hommes de la Gestapo nous lancent des regards si froids que nous les prenons pour un avertissement du genre : « Ouvrez la bouche et je me ferai un malin plaisir de vous le faire regretter ! ».

Le véhicule nous dépose devant une immense bâtisse qui me donne froid dans le dos.

— Caserne Dossin... murmure Henry.

Je sens mon cœur se serrer : sa voix vacille un peu, preuve de son mauvais traitement. Les soldats nous poussent alors dans une file. Je sens une main qui arrache mon collier, un cadeau d'Henry et je me demande si je le reverrais un jour. Très vite, je me retrouve dépouillée de tous mes objets de valeur. Un SS me plaque une pancarte où il est inscrit un numéro : le 425. Il me

faut un instant pour me rendre compte que désormais, mon nom n'est plus Salomé mais bien « 425 »... Sans identité et sans objet de valeur, je me demande quelle est la prochaine chose qu'ils vont vouloir m'enlever. La vie !?

Les jours passent et mes angoisses me prennent d'assaut à nouveau... Henry, lui, s'est déjà lié d'amitié avec d'autres prisonniers prêts à faire acte de résistance.

Les Allemands nous annoncent finalement qu'un train va venir nous chercher, sans nous préciser sa destination. Henry ne supporte pas cette idée et nous passons de plus en plus de temps avec nos alliés résistants, réfléchissant à un moyen d'évasion.

Un après-midi, Lollia me glisse à l'oreille :

– On a réussi à avoir ce qu'il nous faut pour le voyage...

Je comprends immédiatement qu'elle parle de s'échapper du wagon qui nous emmènera vers l'inconnu. L'idée me semble judicieuse, et en même temps, inconcevable. Mais j'ai confiance en Henry, aussi, nous embarquons dans le XXI^e convoi en dissimulant des outils.

Une fois le voyage commencé, je suffoque. Nous sommes entassés, avec à peine assez d'espace pour respirer. Je ferme les yeux un instant, puis me concentre sur Henry, qui tente de me distraire en m'impliquant dans son plan d'évasion. Il sort nos outils et commence une ouverture dans le bois.

J'observe les autres prisonniers, le visage blême, proche du désespoir. Les enfants pleurent sous l'effet de la chaleur qui devient de plus en plus insupportable. J'entends une dispute éclater dans un coin : plusieurs personnes se bousculent pour accéder à la seule fenêtre du wagon, placée en hauteur.

Je songe au fait qu'elle est inaccessible, comme pour nous montrer que la liberté est proche, mais que nous ne l'atteindrons jamais.

– Salomé ! dit Henry, une pointe d'excitation dans la voix.

Il a réussi ! Je suis prête à sauter à sa suite, tout comme les prisonniers nous entourant, quand un bruit distinct, métallique et répétitif, résonne depuis l'intérieur.

Sous mes yeux, des prisonniers sont abattus. Leurs corps tombent, inertes, sur le sol. J'étouffe un cri. Henry réagit, replace la plaque de bois. Mais nous savons déjà que les soldats nous ont vus.

Quand le train s'arrête, j'ai l'impression que mon cœur va exploser.

L'oppression que je ressentais jusqu'à maintenant semble dérisoire comparée à la terreur qui m'envahit.

Un Allemand entre dans le wagon. Nous retenons tous notre souffle.

-C'est lui ! s'exclame une voix.

J'ai l'impression de mourir. C'est Henry qui est pointé du doigt. Je reconnais celui qui vient de le dénoncer ; il m'avait interpellé, un peu plus tôt, car il avait porté son enfant à la fenêtre pour lui permettre de respirer. Un acte que j'avais alors trouvé si respectable... Et pourtant, il venait de mettre Henry en avant, pour sauver sa peau.

D'autres soldats entrèrent, et avant même de le réaliser, ils étaient sur nous, nous frappant de plus en plus violemment, tout en hurlant en allemand. Un des hommes me bouscule, et je glisse le long de la paroi, pour m'écraser face contre terre. Lollia se précipite vers moi, et nous nous replions dans un coin. Je distingue Henry à quelques mètres, sur qui les hommes s'acharnent particulièrement.

Les cris fusent, autant des injures lancées par les soldats que des signes de douleur des prisonniers.

Je reporte mon attention sur celui qui a dénoncé Henry, et ce que je vois me pétrifie. Il se cache derrière son enfant qui prend chaque coup que les soldats veulent lui asséner. J'ai l'impression que mon corps est foudroyé, je résiste à l'envie de crier

d'indignation. Je me sens d'autant plus mal en voyant que le soldat ne s'arrête pas, il continue à frapper le pauvre petit qui hurle de douleur. Par la suite, le temps me semble s'écouler au ralenti.

Je reste immobile, choquée, épuisée par cette atmosphère oppressante.

Quand les Allemands s'en vont et que le train se remet en marche, beaucoup restent prostrés, certains en position fœtale et d'autres sanglotant. Lollia me prend la main et me la serre doucement, comme pour me ramener à la réalité.

-Henry... je murmure, inquiète.

Nous nous glissons toutes deux silencieusement près de lui ; il est plus que meurtri, mais il essaye de nous rassurer :

-Tout va bien...

-Non, Henry ! Regarde ce qu'ils t'ont fait !

Il me prend la main, caresse mes doigts de sa paume et réplique :

-Tu sais bien qu'ils ne m'auront pas si facilement.

Et malgré la scène tragique qui vient de se dérouler, je ne peux m'empêcher de sourire.

Les jours passent et nous le ressentons sans cesse : nos ventres crient famine et nous sommes tous déshydratés. Ce wagon est une véritable horreur : nous n'avons presque pas de place pour nous déplacer et l'odeur est devenue insupportable.

Je suis assise près de Lollia et Henry, ma tête appuyée sur l'épaule de ce dernier, quand nous percevons tous un changement dans le train. Il est sur le point de s'arrêter.

Quelques secondes plus tard, la porte du wagon s'ouvre. Je cligne des yeux, aveuglée ; cela fait des jours que nous sommes dans une semi-pénombre. Des voix déchirent le silence qui s'était installé à cause de notre déchéance physique. Des Allemands

entrent et nous poussent à sortir en criant : « Schnell ». Je devine que cela signifie « vite ». J'avance vers la sortie, tout en regardant, mortifiée, les corps de quelques-uns allongés sur le sol. Je n'ai pas besoin de plus pour comprendre qu'ils sont morts.

Une fois dehors, j'inspire profondément, même si je le regrette ensuite. Il règne sur le camp une ambiance si... malsaine, si oppressante que j'en ai la nausée. Alors que je marche, au milieu des autres déportés, analysant chaque détail alentour, une seule chose me vient à l'esprit : « Qu'est-ce que je vais devenir ? »



Camille lit sa nouvelle devant les visiteurs. Territoires de la Mémoire, 23 mai 2015,
Photo de Monique Perilleux.

Et aujourd'hui ? Sarah Goldberg en lien avec un témoin actuel

Le 23 novembre 2004, une manifestation pacifique rassemblant environ un demi-million de défenseurs de Iouchtchenko a eu lieu sur la place de l'Indépendance à Kiev, devant le siège du parlement ukrainien, la Verkhovna Rada.

Les manifestants arboraient des drapeaux de couleur orange, symbole principal du mouvement. De nombreuses banderoles oranges portant le slogan Tak! Yushchenko! (tak signifie « oui » en ukrainien) figuraient dans les cortèges. À l'intérieur de la Verkhovna Rada, Iouchtchenko a prêté symboliquement serment comme « président », devant les défenseurs du parlement.

Sur la photo ci-contre, une jeune femme remet des roses à la police qui ferme les manifestations à Kiev par des barrages routiers.



Une forme de résistance pacifique qui pourrait être mise en lien avec celle de Sarah Goldberg. L'idée de la résistance par la non-violence a également été un des objectifs poursuivis par Sarah Goldberg lors de la Seconde Guerre Mondiale.

Dans les coulisses : Sarah Goldberg – « Une vie... Une valise... Un travail de mémoire... »

Une affiche...

Sarah Goldberg a été arrêtée la nuit du 4 juin 1943 et déportée dans le 21^{ème} convoi vers le camp d'Auschwitz-Birkenau. Comme beaucoup de prisonniers, elle vécut l'enfer dans ce camp, d'où les fils barbelés en guise de fond. Dès l'âge de 15 ans, Sarah Goldberg entra dans la résistance et parcourut divers réseaux dont celui de « L'Orchestre Rouge ». Même dans le camp d'Auschwitz-Birkenau, elle continua de poser des actes de résistance. Elle était alors chargée de chercher les valeurs cachées dans les chaussures et les vêtements, pour ensuite les remettre à sa responsable. C'est pourquoi nous avons décidé de représenter une chaussure, signe de son travail dans la « Schukommando », d'où s'échappent des messages de résistance.



Affiche de Sarah exposée dans le Train des « 1000 »,
Photo Anne Salien mai 2015.

Une valise...

Un miroir, regardons le passé pour construire un avenir meilleur.

Une chaussure marque le travail de Sarah Goldberg dans la « Schukommando » et représente également son rôle au sein de la

résistance dans les camps ; elle était chargée de chercher les valeurs cachées dans les chaussures pour ensuite les remettre à sa responsable, d'où les messages « résiste » qui sortent du soulier.

Sur le fond, un pyjama rayé, rappel des vêtements que portaient les détenus dans les camps.

Dans le réseau de résistance *Orchestre Rouge*, Sarah transmettait des messages en morse, d'où la pancarte où il y est écrit « Je m'appelle Lilly de l'Orchestre Rouge ». Une page de journal clandestin est également présente dans cette valise pour symboliser le travail de Sarah dans la résistance avant son arrestation.

Une seconde pancarte avec le numéro 51.825 représente le numéro qui fut tatoué sur le bras de Sarah lors de son arrivée à Auschwitz.



Un travail de mémoire...

Camille : « Une vie parmi des millions d'autres... Un travail de mémoire sur celle de Sarah Goldberg. Un travail de mémoire mais aussi de réflexion sur le monde qui nous entoure. Nous, adultes de demain, agissons pour que notre avenir ne sombre pas comme en 1940-1945 ! »

Fany : « Ce plongeon dans le vécu de Sarah Goldberg m'a interpellée sur la capacité humaine à se dépasser, à résister. »

Margaux : « Sarah Goldberg m'a permis d'en apprendre plus sur la complexité de la vie de résistant et l'importance de leurs actes durant la guerre. La chose que je n'oublierai jamais est la confiance et l'amitié qui ont pu s'installer entre elle et les autres membres des *Partisans Armés*, qui restèrent fidèles les uns envers les autres. »



« 28 histoires parmi des millions d'autres...



Les 23 jeunes du Lycée Saint Jacques participant au « Train des 1000 » 2015. Auschwitz.
Photo Catherine Moreau.

...et aujourd'hui 84 étudiants porteurs de mémoire pour ne jamais oublier ! »

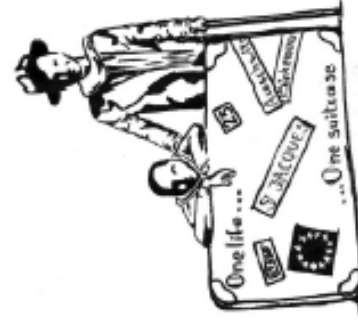
LYCÉE SAINT-JACQUES

échanger, vivre, avancer

Le Lycée Saint-Jacques a été sélectionné pour participer au « **Train des 1000** » 2015, un voyage mémoriel vers Auschwitz, sur la base d'un projet interdisciplinaire mené en collaboration avec les Territoires de la Mémoire.

La vie de **28 témoins** de la barbarie nazie sera évoquée dans **28 valises** accompagnées de productions connexes (affiches, livrets, cartes postales) et d'une situation actuelle évoquant « en miroir » celle du témoin du passé.

Les étudiants de Saint-Jacques déposeront leurs « valises-miroirs » dans l'Espace Rencontre de la Bibliothèque George Orwell au **2^e étage de la Cité Miroir à Liège du 18 au 30 mai 2015.**



www.LyceesSaintJacques.be

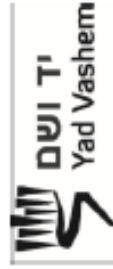
Lycée Saint-Jacques
Rue Darchis, 35
4000 LIEGE

04 223 30 37

Responsable du projet:
Anne Vandergeten
A.Vandergeten@lsjl.be

Projet interdisciplinaire: Anne Toppets, Anne Marrant, Dominique Kreusch, Sophie Grand'ry, Hubert Gerin, Julien Dresselaers, Camille Lorenzi, Sylvain Gulpen

Adresse du groupe : Train@lsjl.be



warveterans.be

